

Patricia Cosandey

Chez Gino

Pour trouver Gino, il fallait monter les quatre étages de son immeuble et puis, obstacle suprême : un escalier en fer et en colimaçon. Les marches étaient recouvertes d'une moquette épaisse qui assourdissait les pas des visiteurs. Par contre quand nous arrivions au dernier niveau, pas besoin de sonnette ni de carillon : nous étions annoncés par le bruit du fer criant sous nos pas.

Gino était coiffeur à domicile, mais c'était à son domicile à lui. Nous bravions donc les particularités de l'ancre de ce figaro qui ne chantait pas mais avait un don dans ses mains. Sur le palier de la porte, nous récupérions notre souffle et vérifions que notre porte-monnaie était bien garni. Chez Gino, pas de crédit. Il coiffait, on le payait.

On entrait. Il était assis sur sa chaise à roulettes, les mains dans les cheveux d'une cliente. Gino n'était pas un Clark Gable, cet Américain qui fit chavirer le cœur des femmes, mais il avait du charme.

L'appartement du coiffeur était conçu pour laver-coiffer-couper les cheveux. Tout y était : casque de séchage, sèche-cheveux, bac de lavage avec un raccordement sous le lavabo, tuyau rétractable, douchette, bac pour le linge sale, bigoudis, peignes, brosses, crèmes et onguents de tout genre.

On passait un moment merveilleux. On sentait chez cet homme le goût du travail bien fait. Chez lui, toutes les clientes s'appelaient « ma belle ». Et cela flattait la vieille dame qui claquait son dentier quand elle parlait, ou celle qui depuis soixante ans se teignait les cheveux en rouge en souvenir de la révolution d'Octobre.

Il disait des phrases comme « Il faut savoir ramasser ses billes et partir » ou « On croit que l'herbe est plus verte dans le pré d'à-côté ».

Un jour il déplaça une plante verte et me montra un tableau de Braque avec un oiseau. Gino ouvrit la fenêtre pour lui redonner sa liberté, mais l'oiseau ne partit pas.